

Liberté et grâce

Le conflit entre Augustin et Pélage

Vers 404-405, dans un cercle de lettrés romains, un moine breton entend la formule d'Augustin : « Donne ce que tu commandes, commande ce que tu veux » (*Confessions* X, 29, 40). Le moine, nommé Pélage, est choqué par la formule qui ne lui semble pas respecter la grandeur de la liberté humaine et ne ferait de l'homme qu'un pantin manipulé par Dieu. Cet épisode peut être considéré comme le point de départ de la controverse pélagienne, qui occupera jusqu'aux dernières années la vie d'Augustin.

Ascète reconnu, Pélage était très influent auprès de l'aristocratie romaine. A une époque où celle-ci achève sa conversion au christianisme, le moine breton y prêche un christianisme marqué par une exigence morale très forte, voire élitiste. Pour lui, à force d'efforts et en imitant le Christ, la nature humaine peut discerner et atteindre par elle-même le bien et avancer vers la perfection. Ce qui revient à accorder une faible importance à la grâce, et en définitive, à nier l'existence du péché originel.

Cette vision de Pélage se heurte frontalement à celle d'Augustin et à l'expérience personnelle de sa jeunesse. L'évêque d'Hippone réfutera les thèses pélagiennes, ce qui sera pour lui l'occasion d'aborder des questions théologiques comme le rapport entre la liberté et la grâce, le péché originel, le motif du baptême des petits enfants ou la prédestination des saints.

Mais la controverse pélagienne révèle aussi une opposition sociologique et ecclésiologique. Pélage prêche aux grandes familles romaines, alors qu'Augustin s'adresse aux habitants d'Hippone, de toute origine sociale, mais qui sont bien souvent de simples travailleurs, artisans, ouvriers agricoles. Cette donnée a été plus souvent postulée que démontrée, et il est possible d'étudier la controverse pélagienne sous cet aspect. La dimension morale et l'ecclésiologie peuvent être deux portes d'entrée. Y a-t-il une différence entre les conceptions morales qui sont présentées, et qui seraient adaptées respectivement aux classes populaires et aristocratiques ? Quelles conséquences peut-on en tirer au niveau de la conception de l'Eglise : le salut est-il pour l'élite des parfaits ou pour la multitude médiocre ? Quel peut être le rôle des foules dans la définition de la vérité ?

Notre exposé suivra l'étude de Jean-Marie Salamito, *Les virtuoses et la multitude*¹, qui, pour différents thèmes, compare les écrits du courant pélagien à ceux d'Augustin. Après une première partie qui rappellera les grands moments de la controverse pélagienne, nous étudierons ces deux conceptions de la vie morale et nous verrons comment celles-ci s'accordent à leur public respectif. Enfin, la troisième partie mettra en lumière les deux visions de l'Eglise qui les opposent et le rôle qu'ils reconnaissent au peuple chrétien.

¹ Jean-Marie Salamito, *Les virtuoses et la multitude. Aspects sociaux de la controverse entre Augustin et pélagiens*, Millon, coll. Nomina, Grenoble, 2005. Les traductions des écrits pélagiens que nous citons ici lui sont empruntées.

I. PETITE HISTOIRE DE LA CONTROVERSE PÉLAGIENNE

L'ironie de l'histoire veut qu'Augustin et Pélage n'aient jamais l'occasion de se rencontrer directement. Après le sac de Rome en 410, Pélage fuit avec de nombreux habitants de la ville et passe quelque temps à Hippone, avant d'embarquer pour Jérusalem. Mais préoccupé par le règlement de la question donatiste et l'organisation du Synode de Carthage de 411, Augustin est absent. Il ne s'intéressera à la réfutation des idées pélagiennes qu'à partir de 411-412. Dès lors, la querelle ira en s'amplifiant.

Jusqu'en 418, Augustin et ses « alliés » (les évêques africains, mais aussi Jérôme qui réside alors à Bethléem) font face à Pélage et à son disciple Célestius. Tous deux ont trouvé refuge en Orient. Célestius a été désavoué par un synode réuni à Carthage dès 411, en l'absence d'Augustin, et il part pour Ephèse. Pélage est, quant à lui, réfugié à Jérusalem où l'évêque Jean de Jérusalem lui réserve un accueil favorable. Envoyé par Augustin, un prêtre espagnol nommé Paul Orose l'accuse d'hérésie, mais un synode qui se tient à Diospolis en 415 blanchit

le moine breton. Les évêques africains se mobilisent alors et font appel au Pape Innocent qui condamne en janvier 417 les thèses de Pélage. Alors qu'Augustin annonce à ses fidèles que le débat est clos (*causa finita est*), le Pape meurt. Peu au courant du fond de la querelle, son successeur Zosime se laisse bernier par les déclarations de Pélage et de Célestius et déclare l'année suivante l'orthodoxie des deux hommes. Cela entraîne une nouvelle réaction des évêques africains et italiens qui aboutit fin juin 418 à un synode romain. Zosime publie alors une *Tractoria* (circulaire) condamnant définitivement Pélage et Célestius.

A cette date, les deux hommes quittent la scène de l'histoire, mais le flambeau est repris par Julien, évêque d'Eclane (en Campanie, dans la région de Naples) qui sera l'adversaire d'Augustin jusqu'à la mort de l'évêque. Julien prendra la défense de son maître et les ouvrages de réfutation mutuelle se succéderont jusqu'en 430. Le jeune évêque fait preuve de vigueur et oblige son aîné à préciser sa vision du péché originel mais aussi à durcir ses positions sur la prédestination, allant même jusqu'à décourager les moines du Sud de 431, le pélagianisme fait partie des hérésies condamnées par le concile d'Ephèse, alors que Julien a déjà été contraint à l'exil depuis une dizaine d'années. Après un passage en Orient, il sollicitera plusieurs fois sa réhabilitation, qu'il n'obtiendra pas, et finira ses jours en Sicile où il meurt vers 455.

Tout au long de cette querelle, les deux partis écriront de nombreux ouvrages et lettres polémiques. Le dialogue se déroule à distance, et plusieurs années peuvent s'écouler entre la parution d'un livre, la prise de connaissance par son adversaire, sa réfutation et l'envoi au destinataire. Les écrits authentiques de Pélage qui nous sont parvenus sont en petit nombre. Quant aux écrits de Julien, nous les connaissons en partie grâce aux citations qu'en fait Augustin. Pour l'évêque d'Hippone, cette quinzaine d'années a été l'occasion d'une intense production littéraire, et son implication dans cette crise contribuera beaucoup à sa célébrité, tant à Rome que des deux côtés de la Méditerranée².

² Voir par exemple

Serge Lancel,
Saint Augustin,
Paris, Fayard,
1999,
pp. 457-486
et pp. 577-612.

II. DEUX CONCEPTIONS DIFFÉRENTES DE LA VIE MORALE

Tout au long de cette querelle, ce sont deux visions différentes de la vie morale qui s'affrontent. Jean-Marie Salamito y décèle trois oppositions manifestes que nous allons

envisager successivement. Elles mettent en évidence chez Pélage une concordance avec les valeurs de l'ordre sénatorial romain.

2.1 Continuité ou conflictualité

Vers 413/414, Démétriade, jeune fille de la prestigieuse famille romaine des Anicii, prend le voile des vierges consacrées. Pélage lui envoie une longue lettre d'exhortation et de conseils qui nous permet d'en savoir plus sur la perfection qu'il encourageait. L'ascète la félicite de son choix et le met en parallèle avec le prestige de ses glorieux ancêtres :

« Tes ancêtres ont reçu par toute la terre les applaudissements réservés aux spectacles, une foule en liesse a exprimé, par l'extraordinaire unanimité de ses acclamations, qu'ils avaient bien mérité les insignes des consuls ; mais la gloire de ton honneur est beaucoup plus grande, car elle a suscité de la joie dans les cieux, de l'allégresse pour les anges. [...] La gloire de ton engagement a été divulguée auprès de tous par sa fameuse renommée ; la terre entière a exulté devant ta conversion, de telle sorte que les gens croient avoir toujours souhaité ce qu'encore maintenant, tant leur joie est immense, ils osent à peine croire » (Pélage, *Lettre à Démétriade*)

Si le choix de Dieu est présenté comme supérieur au choix du monde, on note une grande continuité entre les deux. La renommée dont bénéficiera Démétriade ne fera pas seulement la joie des anges, mais aussi celle de tous ses contemporains. Sa recherche de perfection sera publique et contribuera à la bonne réputation de sa famille, dans la continuité de ce que celle-ci avait déjà accompli.

Dans une telle famille, l'ascète peut prendre appui sur une recherche d'excellence et une vertu qui sont déjà présentes et peuvent converger avec la morale chrétienne. Car l'excellence d'une certaine nature humaine peut tendre à la perfection :

« Chaque fois que je dois traiter de la conduite des mœurs et de la manière de mener une vie sainte, je commence d'ordinaire par montrer la force et la qualité de la nature humaine. » (*Dem*, 2)

Pour sa part, Augustin est aussi en lien avec la même famille, à laquelle il écrira lui aussi, mais sur un ton bien différent :

« Qui exprimera par des mots, qui dira par un digne éloge combien il est incomparablement plus glorieux et plus fructueux que, de votre sang, le Christ reçoive des femmes qui choisissent la virginité plutôt que le monde, des hommes qui deviennent consuls ? » (*Lettre* 150)

L'opposition est beaucoup plus tranchée que chez Pélage, elle marque la rupture qu'il y a pour lui entre le libre-arbitre laissé seul et ce qu'il peut faire sous l'action de la grâce. La

vision augustinienne place la grâce au premier plan. Si tel n'était pas le cas, c'est que l'homme n'aurait pas eu besoin de sauveur. Augustin peut donc écrire :

« Si le pouvoir naturel émanant du libre-arbitre suffit à l'homme à la fois pour savoir comment il doit vivre et pour bien vivre, « c'est que le Christ est mort pour rien, c'en est donc fait du scandale de la croix ». » (*De Natura et Gratia*, 40, 47)

2.2 Perfection manifeste ou sainteté cachée

Pélage a un profond intérêt pour la visibilité des vertus : la vocation du chrétien consiste surtout à imiter le Christ et à agir comme lui. Il insiste sur la notion d'exemple, de modèle, au risque d'en rester à l'aspect extérieur. Et cela même lorsqu'il aborde le thème de l'humilité - qui tend sous l'influence du christianisme, à devenir une valeur de la société gréco-romaine -, il ne la présente pas comme une valeur intériorisée, il se cantonne aux actes :

« C'est une autre humilité que le Christ nous a enseignée, lui qui nous exhorte à suivre son exemple en disant : 'Mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur.' Quand on l'insultait, il n'insultait pas ; quand on le faisait souffrir, il ne menaçait pas. » (*Dem*, 20)

Pour l'ascète breton, qui recourt assez systématiquement à l'exemple des grands ancêtres, l'apparence reste proche de l'être intérieur et l'excellence de la vertu se manifeste aux yeux de tous. Il y a finalement une grande continuité entre la condition terrestre et la condition céleste, la rétribution des mérites est finalement assez prévisible.

Rien de tout cela chez l'évêque d'Hippone qui insistera sur le secret, sur ce qui est caché aux yeux des hommes et ne sera manifesté qu'au jugement final. Comme l'indique ce passage de la *Cité de Dieu* :

« Cette différence entre les récompenses et les peines séparant les justes des injustes, ne se voit pas sous notre soleil en la vanité de cette vie ; mais quand elle éclatera sous le soleil de justice dans la révélation de la vie future, alors aura lieu un jugement tel assurément qu'il n'y en eu jamais de semblable. » (*Cité de Dieu*, 18, 49)

2.3 Bonne conscience ou inquiétude

L'optimisme de Pélage envers la nature humaine transparait à travers l'importance qu'il accorde aux facultés de la raison humaine.

« Il y a en effet, selon moi, en notre esprit, pour ainsi dire une sorte de sainteté naturelle. Siégeant en la citadelle de l'esprit, elle juge du mal et du bien. De même qu'elle approuve les actions honorables et droites, de même elle condamne les méfaits. Elle juge

les litiges d'après le témoignage de la conscience, selon une sorte de loi intérieure. » (*Dem*, 4)

On décèle chez Pélage une forme d'intellectualisme, où, éclairé par sa propre raison, l'esprit humain peut parvenir, sans l'aide de la grâce, à juger du bien et du mal. Il qualifiera même l'esprit humain de « maître intérieur » ! Cette pureté de la conscience donnera aux ascètes chrétiens une assurance quant à leur jugement.

A l'inverse, pour l'évêque d'Hippone, la fierté à suivre la loi du Seigneur ne sera pas une conséquence de la bonne conscience. Celle-ci sera une consolation reçue au milieu des difficultés de la vie présente, un fruit de la grâce qui produit de la joie. Car la bonne conscience, au sens où Pélage l'entend, se rapproche dangereusement de l'orgueil. Comme le dira Augustin :

« Car dès l'instant qu'un homme s'est réjoui d'avoir surmonté l'orgueil en quelque bonne œuvre, l'orgueil dresse la tête à partir de cette joie et déclare : « Me voici bien vivant, de quoi triomphes-tu ? Je vis de ce que tu triomphes » » (*De Natura et gratia* 31, 35)

Or c'est justement l'orgueil qu'il s'agit, pour Augustin, d'éviter à tout prix. La seule solution de sortir de cette autosatisfaction est de s'en remettre entièrement à Dieu et de lui attribuer tout le bien que l'on fait. C'est une spiritualité de la dépendance à Dieu qu'il propose. Elle exclut même la sécurité du juste, et les chrétiens doivent « exulter avec tremblement » (*Sur la correction et la grâce* 9, 24). La vie chrétienne n'est pas une route toute droite menant tranquillement à la perfection que chacun porterait naturellement en lui. C'est un chemin sinueux, fait d'avancées et de reculs, la rétribution n'est jamais assurée.

2.4 Un christianisme de virtuoses

Les quelques textes cités dans la direction spirituelle de Pélage font ressortir les contours du projet religieux du moine breton. Il cherche à créer une aristocratie chrétienne dans la ligne de l'aristocratie profane. Pour cela, il fait appel à des valeurs propres au milieu des grandes familles de l'Empire, en leur proposant un christianisme honorable socialement, qui soit intelligible par leur milieu païen d'origine. Car il ne faut pas oublier que c'est de cette élite sénatoriale que sont venues les dernières réticences à la christianisation de l'Empire.

Les traits mis en œuvre précédemment rejoignent l'éthos, les valeurs de ce milieu. Pélage exalte ainsi la force de la raison et de l'intelligence, reprenant des traits de la philosophie

gréco-romaine. Le recours à l'exemple des grands ancêtres, le souci aristocratique de l'apparaître et de la visibilité (le *kalos kai agathos*, le « beau et le bon »), l'importance donnée à la réputation et à la renommée. Le baptême marque certes une rupture avec la vie antérieure. Mais l'homme nouveau qu'il crée n'est cependant pas sans consonance avec le héros romain qui montrera à tous sa perfection par celle de ses œuvres. L'autosatisfaction d'une élite sûre de sa bonne conscience est finalement assez proche de celle de la noblesse romaine. Pélage compte sur les prouesses ascétiques de ses dirigé(e)s pour tirer vers le haut le reste du peuple chrétien qui se complaît dans la médiocrité.

D'autres textes pélagiens montrent qu'il n'a pas purement et simplement repris toutes les valeurs de l'ordre sénatorial romain. L'ascète breton a insisté sur l'imitation du Christ, critiqué le goût pour les richesses ou dénoncé ceux qui n'avaient de chrétien que le nom et pas le comportement. Son projet de rénovation des mœurs n'était pas limité à un petit nombre : celui-ci devait, par imitation, se propager à de nombreux autres chrétiens.

Toutefois, la manière dont il mène ce projet, les arguments qu'il utilise, ce qu'il fait résonner chez ses lecteurs et auditeurs, le rapprochent des valeurs de cette classe aisée. Plus qu'un calcul raisonné, nous pouvons y voir à la suite de Jean-Marie Salamito qui reprend le vocabulaire de Max Weber, une « affinité élective » entre l'aristocratie romaine et le courant pélagien. Il ne s'agit pas de dire que c'est telle situation sociale qui a produit telle théologie. Mais qu'il y a une consonance entre un milieu socioculturel donné et les attitudes religieuses, éthiques, pratiques d'un courant religieux, qui peut expliquer, en partie, son succès. Cela se vérifie dans le domaine que nous étudions.

A l'inverse, l'évêque d'Hippone s'adresse, pour sa part, à une foule de gens très divers les uns des autres, composée de beaucoup de chrétiens modestes. Dans sa polémique, Julien d'Eclane ira jusqu'à l'accuser de défendre sa doctrine du péché originel par simple complaisance avec des foules faibles, moralement corrompues et incapables de se corriger. L'intervention du péché d'Adam serait alors un alibi commode pour ne pas progresser dans la vertu et la moralité. Il paraît même ajouter que de dépendre d'un autre est plus facile à accepter pour un « chrétien moyen » qui n'est pas maître de sa destinée, mais doit sans cesse s'en remettre à quelqu'un (propriétaire terrien, « patron ») dans son existence quotidienne.

Transposé dans le domaine spirituel, cela débouche sur une conception d'un Dieu omnipotent qui gouverne toutes les destinées. Alors que celui qui maîtrise son destin sera plus à l'aise avec un christianisme volontariste de virtuosité.

Pélage répondait bien à cette aspiration à se démarquer de la multitude. Cela lui permet d'affirmer à Démétriadé « qu'un genre de vie facile se déprécie, par le fait même qu'on l'a en commun avec beaucoup de gens » (*Dem*, 1). Cet élitisme n'est pas sans rejaillir sur la conception qu'il a de l'Eglise, et sur la place des foules dans l'institution ecclésiale.

III. APPARTENANCE À L'ÉGLISE, ACCÈS AU SALUT

3.1 Qui sont les vrais chrétiens ?

Depuis que le christianisme est devenu la religion officielle de l'Empire romain, les conversions sont survenues en masse. Mais certaines d'entre elles étaient opportunistes et peu sincères. Dès lors, les frontières de l'Eglise ne semblent plus si claires qu'auparavant, et les « chrétiens authentiques » s'interrogent. L'apparition du monachisme contribue à ce brouillage, puisque ces spécialistes de l'ascèse peuvent servir d'excuse et de bonne conscience à des chrétiens peu vertueux. Pour ceux-ci, l'ascèse serait « déléguée » aux moines, les autres pouvant garder leurs mauvaises habitudes. Qui sont les vrais chrétiens ? Ceux qui en portent le nom, ou bien ceux qui veulent réellement imiter le Christ ?

A une époque où apparaît déjà fortement la distinction clerc/laïc, Pélage insiste tout d'abord sur l'égalité fondamentale de tous les baptisés. Il est demandé aux clercs « non de dominer, mais d'être un modèle » (*Commentaire de l'Épître aux Galates*, 4,3). Car c'est le peuple chrétien qui est la race sacerdotale et les chrétiens reçoivent « tout en commun, même si les sacrements passent par eux » (*idem*). Nous sommes toujours dans une logique de l'exemple et du mérite : Pélage s'offusquera de prêtres qui ont accédé au sacerdoce sans le mériter. La distinction entre les vrais chrétiens et les autres n'est pas institutionnelle ni sacramentelle, elle porte sur les efforts effectués et la différence d'excellence dans la vertu. Le texte le plus éclairant à ce niveau-là est à mettre au crédit d'un anonyme romain se rattachant au courant pélagien, et qui affirme dans sa *Lettre à un ami plus âgé* que « seuls sont chrétiens ceux qui suivent le modèle et l'enseignement du Christ... » (Anonyme Romain, *Lettre à un ami plus âgé*, I), et plus loin :

« Sache que tu seras un vrai chrétien lorsque tu auras pris soin d'observer tout ce que Dieu a prescrit. Je ne veux pas que tu regardes l'exemple de ces gens très nombreux qui revendiquent l'ornement de notre religion seulement comme un nom à porter. Une réalité si grande n'appartient qu'à un petit nombre. » (*Ibid.*, 3)

Observer tout ce que Dieu a prescrit, c'est vouloir aller très loin dans la perfection. Cela risque d'abolir la différence entre commandements (ce qui est prescrit à tout chrétien) et conseils de perfection (ce qui peut n'être pratiqué que par une minorité, comme vivre dans la chasteté, donner tous ses biens aux pauvres...), différence que les Pélagiens affirment cependant. Dès lors, les vrais chrétiens sont ceux qui sont déjà parfaits, non ceux qui essaient de l'être, et l'Eglise est déjà « sans tache ni ride » (Ep 5, 27). Comme l'écrit Pélage dans son commentaire de la 1^{re} lettre aux Corinthiens :

« Paul montre qui est l'Eglise, à savoir les saints et les immaculés, car l'Eglise n'a ni tache ni ride. C'est pourquoi il écrit à ceux qui conservaient encore leur entière sainteté, non à ceux qui l'avaient perdue. Il honore les premiers par sa lettre, il condamne les seconds avec autorité » (*Commentaire de la 1^{re} lettre aux Corinthiens* 1,2)

Ceux qui ont perdu leur sainteté ne font donc plus partie de l'Eglise, l'apôtre ne s'adresse plus à eux. L'appartenance à l'institution ecclésiale ne se fait donc plus sur un critère dogmatique ou sacramentel, mais moral. Et comme les faits et l'expérience montrent que seul un petit nombre parvient à tenir un tel niveau d'exigence, la déclaration d'égalité fondamentale, exprimée dans un premier temps, finit par déboucher sur un élitisme méritocratique.

Ce type de conception de l'Eglise était finalement bien connu d'Augustin. Les donatistes se proclamaient eux aussi membres de l'Eglise « sans tache ni ride », pure dès ici-bas. A cela, l'évêque d'Hippone répond par l'enchevêtrement des deux cités, la cité de Dieu et la cité des hommes, ou par la parabole du mélange du froment et de la paille (Lc 3,17 et Mt 3,12) : ce n'est en effet qu'aux temps eschatologiques que la séparation se fera. En attendant, justes et pécheurs y cohabitent, il est impossible de projeter sur l'Eglise présente ce qu'elle sera aux temps eschatologiques. C'est l'erreur que font Pélage et ses disciples, qui se prennent eux-mêmes pour les juges de la fin des temps, comme l'évêque d'Hippone l'écrit à Hilaire de Syracuse, à propos des pélagiens de sa région :

« Qu'ils marchent donc dans la voie de la perfection, après avoir vendu tous leurs biens et les avoir distribués avec compassion.

Mais s'ils sont vraiment des pauvres du Christ et font la quête, non pas pour eux, mais pour le Christ, pourquoi punissent-ils les membres les plus faibles de celui-ci, avant d'avoir reçu leurs sièges de juges ? » (*Lettre 157, 4, 37*)

Au moment de l'admission des catéchumènes, Augustin n'acceptera toutefois pas tous ceux qui se présenteront. A plusieurs, il demandera de renoncer à certains comportements immoraux incompatibles avec les mœurs d'un chrétien³. Et sa morale n'en sera pas moins exigeante. Il connaît lui aussi la distinction entre conseils et commandements évangéliques. Il sera ferme pour que ses fidèles tiennent le minimum, parfois en allant jusqu'au martyre. Un de ses sermons évoque ainsi un grand malade qui a refusé des incantations magiques :

« Si donc tu n'as pas cédé, ne va pas estimer que tu n'es pas un martyr. Certes, on ne célèbre pas ta fête, mais ta couronne est prête. On a coutume de célébrer la fête de ceux qui ont combattu en public. Mais combien nombreux sont ceux qui ont quitté leur lit en martyrs, vainqueurs de cette maladie pour aller aux cieux ! » (*Sermons Dolbeau 18, 8, 8-12*)

C'est une sainteté peut-être plus simple que celle de Pélage, mais elle est applicable à tous. Par ailleurs, l'évêque d'Hippone met en garde contre l'autosatisfaction, le chrétien ne peut même pas se glorifier de sa bonne conduite ! Augustin ne cherche pas en effet à définir la morale chrétienne à partir du sommet de la perfection, ce qui restreindrait l'accès de l'Eglise à une petite minorité. C'est finalement ce qu'auraient fait les Pélagiens, mais à la différence des Donatistes, ils n'ont pas cherché à se constituer en institution rivale. Ils souhaitaient au contraire rester dans la grande Eglise, pour en être le cœur et l'élite, dans le but de faire tendre le peuple de Dieu vers la perfection morale.

3.2 Foules ignorantes ou théologiennes ?

Un autre aspect séparant Augustin des pélagiens est la considération accordée aux foules dans la définition elle-même de la vérité. C'est principalement avec Julien d'Eclane qu'a lieu cette controverse.

Fin lettré, pétri de la culture philosophique gréco-romaine, Julien d'Eclane peut être qualifié de « sommet de la civilisation gréco-romaine »⁴. Quoi qu'il en soit, il témoigne du mépris aristocratique envers les foules. Condamné par plusieurs synodes, il accuse les évêques qui y ont siégé d'avoir jugé par pure démagogie et complaisance envers les milieux populaires,

³ Comme l'idolâtrie, l'adultère, les homicides... tant qu'ils n'ont pas été effacés par la pénitence. Augustin les évoque par exemple dans son traité *De la foi et des œuvres*, Bibliothèque Augustinienne 8, pp. 463-509.

⁴ Peter Brown, *La vie de saint Augustin*, Paris, Seuil, 2001, p. 514.

alors qu'il aurait suffi d'un comité d'experts, clercs, administrateurs, tous dotés d'une profonde sagesse et d'une grande connaissance intellectuelle. Nous connaissons une partie de ses griefs par la réponse que lui donne Augustin :

⁵ Augustin évoque Irénée de Lyon, Cyprien de Carthage, Réticius d'Autun, Olympius de Tolède (ou de Séville), Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée, Ambroise de Milan et Jean Chrysostome, cf Salamito, op. cit., p. 217.

« Sur les autres, tu n'as strictement rien à dire. Irénée, Cyprien, Réticius, Olympius, Hilaire, Grégoire, Basile, Ambroise et Jean⁵ ont-ils été « tirés de la lie plébéienne de ceux qui travaillent assis », comme tu le dis plaisamment à la manière de Cicéron, « pour être excités à la haine » contre vous ? Sont-ils des « soldats », des « étudiants », des « marins, boutiquiers, mareyeurs, cuisiniers, bouchers », des « jeunes gens dépravés échappés à l'état monastique » ? Enfin, sont-ils issus « de la foule des clercs ordinaires » dont tu voudrais railler avec esprit l'agitation, ou plutôt que tu méprises avec vanité sous prétexte « qu'ils ne peuvent pas juger des dogmes selon les catégories d'Aristote » ? [...] Ces évêques sont savants, dignes, saints ; ce sont de très vigoureux défenseurs de la vérité contre les vains bavardages ; en leur raison, leur savoir, leur liberté, ces trois qualités que tu attends d'un juge, tu ne peux rien trouver à mépriser. » (*Contre Julien*, 2, 10, 37)

Julien ne fait que reprendre des expressions puisées dans la littérature latine pour exprimer son profond mépris pour « ceux qui travaillent assis ». Augustin argumente quant à lui à partir de la tradition des Pères de l'Eglise dans le sillage desquels il se place. Cela lui donne de solides bases face à son adversaire qu'il accusera d'amener des nouveautés dans la foi.

Mais pour montrer l'hétérodoxie pélagienne, Augustin se base aussi sur les pratiques liturgiques ou les rudiments catéchétiques que connaît n'importe quel chrétien. Si « par toute la terre, les mères courent-elles avec leurs enfants non seulement vers le Christ, c'est-à-dire l'Oint, mais aussi vers le Christ Jésus, c'est-à-dire le Sauveur. » (*Contre Julien*, 1, 7, 31), c'est bien qu'il y a une dette que le baptême remet et que le Christ sauve de quelque chose. De même, chaque fidèle, même le plus inculte, connaît la deuxième demande du Notre-Père « remets-nous nos dettes ». Si le peuple chrétien dit « Amen » à une bénédiction implorant la grâce de Dieu pour persévérer dans ses voies, c'est bien que, laissé à sa seule liberté, le chrétien ne peut atteindre la perfection (*Sermon contre Pélagie* 13). A la nouveauté de la foi de Julien, Augustin peut donc opposer la longue tradition et la pratique du peuple de Dieu. En suivant Salamito, on peut constater que la « multitude » se retrouve élevée au niveau des théologiens, sans qu'elle ait besoin de disposer d'une brillante culture ni d'une position sociale particulière. Par le fait même, Augustin pose les jalons d'une ecclésiologie de tradition, en considérant la tradition comme ce

qui est universellement reconnu, dans le temps (les Pères de l'Église) et dans l'espace (le peuple chrétien).

CONCLUSION

Les lignes qui précèdent nous ont permis de prendre conscience des aspects sociaux de la controverse pélagienne. L'enseignement de Pélage se présente comme un projet de perfection chrétienne pour aristocrates. De prime abord, son optimisme sur la nature humaine peut paraître séduisant au lecteur moderne. Mais ce projet est très exigeant et encourage une ascèse extrême réservée, de fait, à une poignée de virtuoses. Pélage n'aurait pu trouver un si grand écho s'il n'avait pas été en consonance avec certaines valeurs de l'aristocratie romaine : dépassement de soi, visibilité du témoignage, élitisme, considération sociale, certitude de son salut. Les catégories de Max Weber sont utiles pour identifier une volonté de créer un petit groupe de « virtuoses » qui seraient, eux, les vrais chrétiens.

A l'inverse, Augustin s'adresse à une multitude de fidèles. Mais il n'est en réalité pas moins exigeant que Pélage, puisqu'il reste ferme dans l'application de ce qui est demandé à tous, tout en leur refusant l'autoglorification. L'évêque d'Hippone ne tombe pas dans une posture démagogique, volontairement médiocre pour satisfaire un plus grand nombre de fidèles. L'usage qu'il a de la Bible et des Pères lui évite cet écueil. Les foules ont droit à considération spéciale, comme nous l'avons vu dans la dernière partie, et il y a une certaine sainteté déjà présente dans le peuple de Dieu. De ses chrétiens d'Hippone, Augustin a voulu créer une « multitude de virtuoses » !

Nicolas POTTEAU
Augustin de l'Assomption
Paris